Pascale LEMLER

PAGES DE GARDE

En couverture :
« belles gardes » d'un ouvrage relié datant de 1819.

PAGES DE GARDE

© bf éditeur, 2009

Pascale LEMLER

PAGES DE GARDE

bf

A mon petit trio et son chef d'orchestre
sans lesquels il n'y aurait pas de musique.

« Rabbi Simlaï a fait l'exposé suivant : A quoi ressemble un embryon dans le ventre de sa mère ? A une tablette d'écriture repliée. Il a les mains sur les tempes, les coudes contre les jambes et les talons contre les fesses. Sa tête repose entre ses genoux, sa bouche est close, son nombril ouvert. Aussitôt qu'il sort à l'air libre, les organes qui étaient fermés s'ouvrent et ceux qui étaient ouverts se ferment : si cela ne se passait pas ainsi l'enfant ne pourrait pas vivre. Une lampe brûle sur sa tête, et il regarde et voit d'un bout à l'autre de l'univers… Mais aussitôt qu'il entre dans le monde, un ange arrive et lui donne un soufflet sur la bouche qui lui fait oublier la Torah en son entier. L'enfant ne sort qu'après avoir prêté serment… »

Talmud de Babylone, Traité Nidda 30b

Quand dans un cri l'enfant surgit, affirmant que oui, c'est bien lui qui vit, répond-il à une injonction, se défend-il d'une menace, exprime-t-il son plaisir ou sa douleur d'exister ? Tel un prisonnier enfin libéré, est-ce sa joie qu'il laisse éclater ou la peine qu'il a d'avoir été expulsé ? Dans sa prison dorée, l'infans rayonnait ; point de départ et point d'arrivée, vers ce muet tout convergeait. Le royaume des ombres où il baignait l'inondait d'une clarté, qu'en voyant le jour il perdrait.

Ainsi est-ce rapporté : dans l'espace réduit où le temps n'est qu'en mois compté, en moins d'une année, l'éternité nous fut donnée. Ici, croit-on, c'est le silence et la nuit, mais en ce lieu d'oubli, tout au fond de son nid, jamais l'enfant n'est dans le noir. Au-dessus de sa tête, une petite lumière brille, lui faisant contempler le monde tout entier, projetant sur l'écran utérin, un film que personne ne retient. Riches et variées, aux couleurs de l'humanité, des images parlantes, parfois gaies et

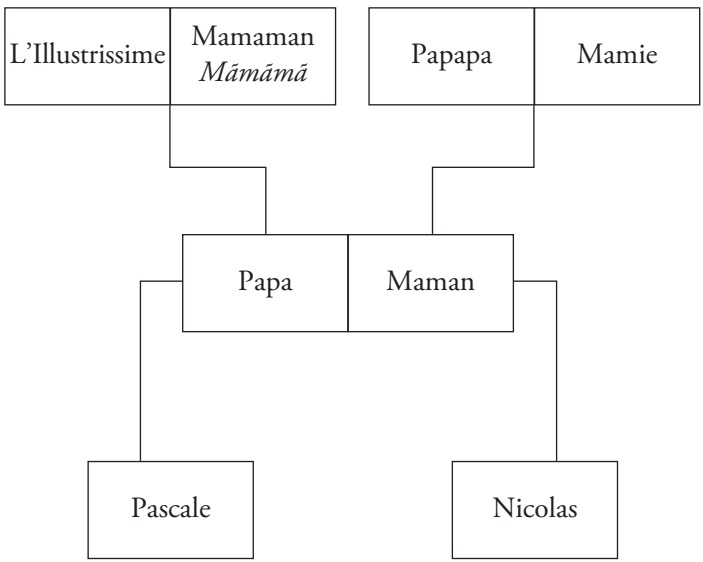
chantantes, plus souvent attristantes ne cessent de défiler devant des yeux exorbités. Toujours grands ouverts, longtemps sans paupières, ils ne peuvent s'en détacher. Se doivent-ils d'en être impressionnés quand tout pourtant va s'oublier ?

Aussitôt les alvéoles déplissées, voilà l'enfant tombé dans une étrange cécité, le voilà amnésique, le voilà tout sauf muet. Non, ces pleurs, ces cris, ne nous sont pas inconnus. D'où viennent-ils, de quelle profondeur, de quel abîme ? Palimpsestes d'images et de sons, dans ces tout premiers vagissements, notre propre détresse résonne étonnamment. Qui nomment-ils ? Quel lieu, quelle origine ? Si la réponse un jour nous fut donnée, seule la question subsiste désormais et insiste à se poser. D'abord criée, ensuite articulée, elle sourd de cette bouche qui maintenant bée.

Ainsi encore est-il dit : quand la poche rompait et que les eaux déferlaient, un doigt d'ange passait. Il coupait, nous séparait d'un enseignement devenu sacré. Il écrivait, nous inscrivait dans le monde des vivants, dans celui des parlants dont l'héritage secret n'est pas caché. Au centre du visage, c'est un trait, un sillon qui sépare et unit la bouche et le nez, la parole et l'oubli. Ici la lèvre plie, prononce et dit. Ici s'énonce l'édit.
Gravée sous le nez, cette marque qui fait parler viendrait rappeler ce qui, en notre nom, fut signé.

Car ainsi encore il est écrit, avant de naître on promit. D'honorer la parole donnée ? De toujours bien céder ce qu'avant d'être on recevait ?

Scellée en tout palais, sans doute était-ce cette loi inscrite en moi qui m'obligerait à reproduire le geste du doigt. A remonter de la bouche vers le nez, pour que l'oubli puisse parler. A écrire pour les transcrire, des mots pleins de bruits d'autrefois, des silences jamais vides de voix.


L'Illustrissime
Mamaman
Māmāmā
Papapa
Mamie
Papa
Maman
Pascale
Nicolas

Ce que tu as hérité de ton père,
acquiers-le pour le posséder.
Goethe, *Faust I*

INFANS

La bouche de mon père s'ouvrait, « Mamaman » sortait. L'infans revenait.

* * *

« Tiens, j'ai retrouvé ça, peut-être ça t'intéressera. Fais-en ce que tu veux. C'était à Mamaman, moi je ne sais pas ce qu'il y a dedans. »

Cela faisait des années que ma grand-mère était décédée et cette enveloppe, qu'il sortait si soudain du grenier, mon père me la tendait comme une lettre qu'il m'adressait. Il ne semblait pas gêné, son nez n'a pas bougé, pourtant cette fois, forcément, il mentait. N'avait-il pas lui-même choisi de me donner ce dont il me supposait intéressée ? En pointant une feinte igno-

rance, mon père m'imposait son silence, me contraignant à surtout ne rien lui demander. Etait-ce ce silence qui résonnait ? Rappelant l'enfant qui questionnait ? Me rappelant un père que j'avais cru sourd puisqu'il restait muet ? Etait-ce ce silence qui tambourinait ? Dans mes oreilles ? Dans l'enveloppe ? Dans les mots que, pour mieux se taire, mon père disait ?

* * *

Mamaman, c'était sa maman, ce n'était pas ma maman, et s'il ignorait ce qu'elle contenait, lui, ce gynécologue patenté, je n'allais pas, moi, y regarder ! Je n'allais pas, à mon tour étrangement contrainte, exercer cette profession qui, dans ma famille, se pratiquait de père en fils ! Je n'allais pas faire naître mon père, le faire sortir de l'enveloppe de sa mère ! Remonter le temps, inverser les générations, n'était-ce pas commettre un crime contre l'humanité ? N'était-ce pas transgresser l'interdit que tout le monde connaît et, comme Œdipe, risquer de s'aveugler ?

C'est pourtant ce que mon père lui-même demandait. Muet sur son passé, il m'invitait à me l'approprier, m'enjoignant même d'en faire ce que bon me semblait. Avais-je le choix de refuser cette étrange liberté, quand percer l'enveloppe, faire parler ce père qui se taisait, était

tout ce qu'enfant je cherchais ? Comme moi, n'avait-il pas promis, juré de dire et d'écouter ? A travers sa bouche rappelant la parole donnée, l'ange, semble-t-il, exigeait qu'elle soit respectée. Car ce courrier et les mots qui l'accompagnaient, effaçant d'un trait celui qui s'y refusait, faisaient de celle qui questionnait l'héritière désignée. Mamaman devenait ma maman, une génération sautait, les mêmes sons s'entendaient. Tambourinaient. Dans mes oreilles, dans sa voix. Dans l'enveloppe, entre lui et moi. Faisant « pa », puis « pa », puis encore « pa » ; non pas papa, mais papapa !

* * *

Papapa dans les lettres de Mamaman ! Que faisait Papapa, le père de ma mère, dans l'enveloppe de mon père ? Dans celle que je prenais, qui chez moi m'entraînait, me conduisant à mon propre grenier.

Pas à pas j'avançais. A chaque pas, un Papageno chantait. Toujours plus fort, toujours plus haut, en un mouvement toujours plus régulier, cela faisait pas sans arrêt. Des pas graves, des aigus, des pas stridents, des pas perçants, des pas hauts et des bas, des pas de toutes les voix. Ces pas là, ce chœur de pas, me suivait, me précédait, était déjà entré, lorsque chez moi, l'enveloppe s'ouvrait comme une bouche qui bée.

Devant moi l'Histoire défilait. C'était un cortège de lettres, de vrais et de faux papiers, de vraies décorations, de faux certificats de baptême. Je me découvrais des aïeux nommés « Blanc », baptisés, sous ce nom d'emprunt, dans un petit village lorrain, dépendant du diocèse de Metz. Je découvrais les papiers d'un grand-père, héros d'une autre guerre, si bon Français qu'en 1941, de « grands Français » – un ancien ministre, député alsacien ; le maire de la ville de Strasbourg, replié à Périgueux… – le certifiaient. Je découvrais une grand-mère héroïne de cette guerre qui, à Drancy, fit passer les siens d'une catégorie « B » (Juifs à déporter en priorité) à celle des « A » (Aryens, conjoints d'Aryens, demi-Juifs). Je découvrais des papiers allemands, des « *Wiedergutmachung* », concernant des gens que je ne connaissais pas, mais dont le nom, cette fois, ne m'était pas inconnu !
Je découvrais des dates : le mois, l'année, d'une détention forcée ; le mois, l'année, d'un départ programmé. Je découvrais des notifications, des attestations, des nominations à titre parfois posthume ; des décorations données, d'autres demandées ; des croix de Lorraine et des croix gammées.

Mais surtout je découvrais l'enfant dont je descendais, l'enfant qui répétait l'histoire qui s'imposait, qui répétait une histoire de guerre, celle de naguère où il fallait mentir pour exister, se dire baptisé pour subsister. Je découvrais un enfant terrorisé qui devait répéter un

discours fabriqué, un discours dont on ne pouvait s'échapper sans être assassiné. Je découvrais l'enfant qu'était encore mon père, cet enfant qui avait dû se taire, et encore se taisait, pour que toujours puisse exister, un père bon Français, un père félicité par Poincaré, un frère soudain tombé, une famille décimée.
Je me découvrais enfant de cet enfant-là qui n'avait pu oublier le monde qui me précédait. Je me découvrais enfant de ce père, enfant du taire, enfant qu'un infans avait créé.

Enfin, je découvrais l'infans dont je descendais. Je me découvrais enfant d'une enfant que j'ignorais avoir été. Cette enfant connaissait ces papiers, avait déjà reçu ce courrier qu'à présent je lisais. Non, son histoire n'était pas faite de silence et de mots vides de sens. Elle était pleine d'absents et de mots qui ne disaient pas rien. Ces mots d'antan disaient l'avant, un temps où je n'étais. Ils disaient l'enfant qui les entendait, ils disaient l'infans qui les dirait.

Je suis habité; je parle à qui-je-fus,
et qui-je-fus me parlent.
Henri *Michaux*, *Qui je fus*

PAGE DE GARDE

Toujours blanche
la page où jamais rien ne s'écrit
ne porte jamais rien d'inscrit.
Après elle le déluge commence
c'est toujours là qu'il recommence
mais les mots qu'il charrie portent en eux
le silence de celle qui fuit.
Parfois dans la cascade sonore qui les emporte
le bruissement régulier de cette page négligée
se laisse deviner
et au creux des mots
toujours les mêmes répétés
murmure l'ombre de voix oubliées.
Elles sourdent d'un feuillet
comme un enfant du corps qui l'a porté
et pareilles au cri du nouveau né
déplissent les alvéoles jusque là fermées
des mots sans cesse employés.

Leur unité alors brisée en tous sens
éclate sur le papier
où s'éparpillent en fragments colorés
quelques notes d'une partition cachée.

La petite musique informe dont mon enfance fut bercée tympanise ce feuillet, sur la page immaculée tambourine son livret. Mamaman, Papapa, l'Illustrissime, toute ma smala est là, mais les noms rendus à la clarté scintillent de souvenirs qui me sont étrangers. Comme en un kaléidoscope, je les vois miroiter ; à la mesure d'un temps reculé, dans mes oreilles j'entends frapper un chant lugubre longtemps sifflé, un requiem qui dans la nuit souvent me prenait. Tout à la fois graves, aiguës, blanches et colorées, les voix dont il est fait, en aria sont composées, unissant en ce rideau de papier les barytons et les sopranes auxquels, obéissante et dolente fillette toute tremblotante, un personnage sans visage me soumettait. Dans les bras de mon père il me conduisait, entre ses mains d'expert me confiait pour soudain, au petit matin, me laisser sans voix.

Semblable à cette page
qui à chaque histoire revient
pour en indiquer le commencement ou la fin
la muette qui te devance
n'est pas vierge de tout passé.
En elle résonnent les mots de ceux qui t'ont précédée.

Elle fut engendrée par la dernière page
de livres terminés.

* * *

Ils avaient été ceux que tu suivrais, ceux après lesquels tu viendrais. Tous, tu ne les avais pas connus, mais ils ne t'étaient pas tous inconnus. Dans l'air que tu respirais, partout ils murmuraient ; lorsque tu inspirais, en ton souffle, régulièrement, passaient ces oubliés dont le souvenir toujours revenait. Sans un cri, mais non sans bruit, de ta gorge souvent enflammée, s'exhalait un inquiétant sifflement qui vers ton père t'entraînait. Les fantômes qui le hantaient, en faux croup se déguisaient ; à travers toi chantaient les sirènes de son passé.

Les voici, nous voilà
ni ici, ni là
pas non plus pas.

A la voix des trépassés ton filet de voix se mêlait, dans le chœur ainsi tressé tu reconnais celle qui toujours se taisait.

Me voici, te voilà
ici, là
encore pas.

La voilà dans ce que ton père niait, dans ce qui t'était, l'as-tu cru, caché. Te voilà, dans le blanc de ton histoire, dans le trou de sa mémoire, à cet instant particulier, en ce lieu si singulier où vos destins se sont croisés. Avec elle, ce qui n'est pas dans ton histoire s'est ancré dans ta mémoire. Elle est où tu n'étais pas, n'ayant pas encore été ; te voilà où tu ne pouvais être, n'étant pas encore née. Ensemble, vous voilà à l'âge des cache-nez, des pieds de nez, où ce qui se cache se voit, où se livre ce qui ne se dit pas. Vous voici, elle, lui, toi, à l'âge où Pinocchio ne peut pas mentir, où les voiles sont transparents, où même ce qui est tu, est. Te voilà, petit pantin au nez convulsionné, aux tympans bouchés. Le voici grand pantin qui dirait de son nez son propre destin, l'histoire, transmise comme une naze.

Pantins sans voix
ensemble nous voilà
en ce lieu où le son devient ton
et l'histoire « cruci-fiction ».

* * *

Il est à l'âge des chapeaux pointus, comme toi, à l'âge du père Lustucru qui tend des lapins aux petits chats perdus. C'est le moment où ta petite enfance rejoint sa grande adolescence.

Avec ses parents, il est loin de leur maison, tu es dans leur maison, près de tes parents, tu ne doutes de rien et surtout pas de lui ; de son père, il ne doute pas non plus !

Qui l'eût cru, sa voix s'est cassée
sa parole brisée
lui aussi aura cru s'y fier !

Dans cette ludothèque, petite bibliothèque, toujours la même lettre se tient, toujours la même, en ce lieu revient. C'est une antienne, une lettre ancienne, qu'ici nombreux sont ceux qui la reprennent. Qu'ils s'en soient lavés les mains, qu'ils les y aient trempées, ils ne peuvent y échapper.

Les uns y ont cru, les autres pas.
Certains sont morts de n'y croire pas.

* * *

Noire, mais pas tout à fait ; habillée d'un tablier blanc, elle te suit, jusqu'au bureau de ton père, te poursuit. Là, tu le sais, tu n'as pas le droit d'entrer, mais pour toi la bonne est mauvaise. Alors tu cours et tu cries, tu pleures et le supplies. De te croire, de t'écouter, de t'aider, de te sauver.

Non, elle n'est pas bonne
Marie, elle ment !

Dans la pièce où tu as pénétré, te voilà soudain aveuglée. Tout de blanc costumé, quel est cet homme au dos tourné ? Que regarde-t-il sans se retourner, sans même un instant te regarder ?

Pouce sur le nez et doigts écartés
en ce coin retiré
un enfant toujours encore est dans le noir.
Doit-il rire, doit-il pleurer ?

Sur le mur blanc, une tache noire, une tache blanche pourtant. Papier noirci, tableau écrit ; est-ce ton père que cette feuille t'a pris ?
Soudain… masque grimaçant, silence pesant !
Est-il mort ou vivant ce personnage au nez protubérant ?

Quand Pinocchio se tait
il dit toujours la vérité !

* * *

Non, la page n'était pas blanche qui, sur son nez, miroitait. Toute maculée, elle a l'ampleur d'une

mémoire qui, de loin, dépasse la minceur de ton histoire.

Elle est noire, elle est rouge, elle est jaune.
Aux couleurs d'une France allemande elle est grimée.
Elle se veut purifiante.
Elle n'a pourtant qu'une odeur de fiente !

Ils étaient Français, Alsaciens de pure souche, « l'Illustrissime » – ainsi appelait-il ton grand-père que tu n'as jamais connu – s'était illustré une première fois, avant la « dernière » comme étudiant alsacien défenseur de la culture française. Poincaré l'en avait même félicité sous la forme d'une lettre qu'avec fierté souvent ton père montrait. Ses narines alors bougeaient : l'admirable cachet !
Conservée dans la tourmente, pièce à conviction, l'importance qu'elle revêtait, son nez seul la confessait.

Ici bien gardée, la voici dépliée
Noir sur blanc, dans les blancs.

* * *

Un jour était où tu serais, un jour sera où tu n'auras plus été. Tel un masque dérisoire, son nez te racontait l'histoire de l'humanité à travers une histoire d'inhu-

manité. Le masque de la dérision n'avait pas du rire que la couleur largement jaunie de ses jours anciens, il avait aussi la couleur des tiens.

Entre les mots de la lettre
entre les lettres d'un mot
une page d'histoire est défroissée.
A la grande la petite est mêlée.

Si par son nez tu t'étais crue niée, c'est que dans « nez », s'entendait « n'es ». Mais c'est aussi qu'en ce lieu d'absence, t'était signifié qu'avant toi, ton père était. Cité de la Muette, tu n'existais pas, il n'était pas ton papa.

Un pas papa !

Etait-il muet devant toi, car alors tu ne parlais pas ? Muet pour rester où tu n'étais ? Dans le silence terrifiant de ta chambre d'enfant, pouce sur le nez et doigts écartés, en annulant celui qui te niait, tu vois des ombres se profiler. Un pied de nez : sur le mur blanc, tu les entends.

C'étaient les nuits du nez bouché
du souffle coupé, des oreilles
qui parfois toquaient.
C'étaient les nuits, les si tristes nuits où
Il ne le sauvait plus.

Non, ce n'était pas Lui l'inhalateur
Non, ce n'était pas Lui cette vapeur.
Avec Elle, la peur s'en allait.
Non, ce n'était pas Lui
ni sa lettre, ni tout ce qu'Il pensait
qui les avait sauvés :
Qu'auraient-ils à craindre
ils ne sont pas Juifs, eux !
Bien sûr, il y a leur nez
bien sûr, ils n'aiment pas Marie
mais il ne faut pas confondre !
Eux, c'est Marianne qu'ils aiment.
Ils sont « Français de confession israélite » !

Cela, l'Illustrissime aurait pu le dire, mais Cité de la Muette, il ne le disait plus. Cité de la Muette comme un enfant, comme ses enfants, l'Illustrissime se taisait. Cité de la Muette, c'est Mamaman qui parlait, qui mentait et en mentant disait la vérité.

L'eusses-tu cru
ce qu'il avait dans le nez
éternuait.

Dans la cymbale de tes tympans battait une sternutation de six années !

* * *

Juif, demi-juif, quart de juif, juif.
Juif, dis-moi si ton grand-père n'était pas circoncis.
Dis-moi si ta grand-mère ne mangeait pas de lard frit.
Juif, demi-juif, quart de juif, juif…

Les nuits où ta voix s'en allait, étaient-ce ces voix qui revenaient ? Quand tu courais vers ton père, persuadée qu'il allait te sauver, que tu allais à nouveau respirer, rejoignait-il l'endroit où cet air s'entendait ?

En ce lieu confiné de grande promiscuité, comme toi, il étouffait.
Avec ses parents, sans pouvoir se sauver, ensemble ils attendaient. Quoi ? Comment auraient-ils pu même l'imaginer ? Ce que l'Illustrissime alors pensait, c'est qu'à Pitchipoï où ils risquaient d'aller, il suffirait de travailler. Il y serait médecin et Pitchipoï, sûrement, n'était pas loin…

…De Bobigny juste quelques heures de train !

Ce n'est pas ce qu'elle croyait, ce qu'elle sentait ; elle, sa croix était déjà bien gommée. Pour échapper au train, il ne fallait pas se résigner. Elle allait donc inventer, il fallait que la vérité soit cachée.
Alors Marie mentit. Même ce nom n'était pas le sien. Jour après jour, des mois durant, résolument, invariablement, c'étaient les mêmes mots que toujours elle

affirmait. Elle était née Blanc, de race pure, vierge de tout soupçon ! Elle venait de Guebling, petit village lorrain. S'il n'était dévasté, n'avait été bombardé, ils pourraient vérifier ses trois générations de baptisés, constater qu'elle et ses enfants l'étaient.
Malgré les menaces, malgré les hurlements qu'elle ment, que ça se voit sur son mari, que ça se voit comme son nez au milieu du visage ; malgré leurs aboiements, elle trouvait encore des arguments : sans doute l'Illustrissime était-il né Noir, mais en l'épousant, il s'était fait Gris, presque aussi Blanc que l'étaient leurs enfants ! « Conjoint d'Aryen », n'était-ce pas ce qu'ils disaient ? La famille pouvait donc être classée A ou C, mais…

…Sûrement pas B, comme ces bons au rien :
à déporter en priorité !

C'était toujours le même lieu, le lieu même où tout se jouait, où, tous, ils se retrouvaient, où ils risquaient tous d'être séparés. C'était toujours là, qu'implacable, elle soutenait encore l'insoutenable : qu'elle était ce qu'ils sont, elle aussi de la race des blonds. Sans dévier d'un mot, à chaque interrogatoire, avant chaque départ, c'était toujours ça, qu'inlassablement elle répétait, tandis que l'Illustrissime se taisait.
Cinq mois, et huit convois durant, elle mentit. Elle était dans le vrai, elle disait vrai, sa maman :

Mamaman !

Ils ne la croyaient qu'à moitié, mais pour les déporter, il fallait qu'elle fût B ; qu'elle soit ce que son conjoint était. Un spécialiste jugerait, Montandon l'examinerait. Comment avait-elle trompé ce professeur français, spécialiste des tarés, qui rêvait de circoncire le nez des enjuivées pour enfin bien distinguer les femelles de « race dégénérée » ? Etait-ce que son nez n'était pas assez déformé ? Il n'avait en tout cas pas été coupé et de nez, elle n'avait manqué. Flairant le danger, mentant sans arrêt, avait-elle fini par rendre plus fous encore ceux qui l'étaient ? Toujours plus pressants, plus oppressants, ils exigeaient des faits, les preuves demandées. Elle irait les chercher, avait un mois pour les trouver. Les autres resteraient, ses garçons videraient les appartements spoliés. Si à telle date elle n'était rentrée, ils iraient où elle savait. Elle sortit, contacta le réseau dont ils étaient, revint les papiers en main, juste avant les Américains. Ainsi furent-ils libérés du « boxeur » et de ses chiens, de Brunner l'Autrichien. Ainsi sont-ils restés, ainsi furent-ils sauvés. Grâce à Mamaman, Pitchipoï fut loin ; pour eux, vraiment loin.

A Drancy, de bonnes étoiles brillaient parfois dans la nuit.

* * *

Il était de ceux qui avaient survécu, il n'en était pourtant jamais « revenu ». Ils étaient de ceux qui n'y avaient pas cru, pourtant ils avaient survécu.

Même si pas tous
pas tout à fait.

Quand après la guerre, des années plus tard, son père mourut, c'est son cadavre qu'il revêtit. C'est, mot à mot, à la virgule près, son père d'avant la guerre qu'il imita. Comme lui, il devint médecin, prit la même spécialité, reprit son cabinet, sa maison, ses meubles et finit même par épouser non seulement ses convictions, mais encore ta mère dont les charmes ne le séduisirent pas tant que le lieu d'où elle venait. En épousant ta maman, c'est en quelque sorte sa maman qu'il épousait. Mamaman et ta maman venaient du même village, un petit village alsacien plein d'anciens.

En ce lieu de mémoire, en ce coin d'une histoire
jamais l'enfant n'est dans le noir.
Au dessus de sa tête, une petite lumière brille.
Trace jaunie, cette présence abolie sans cesse se dit.

Dans ta ludothèque, petite discothèque, toujours le même mot revient, c'est un petit nom, trois fois rien.

Papapa !

Entre vous, ce n'était qu'un jeu, un jeu pour rire, mais un jeu vrai, un jeu que vous ne vous lassiez pas de répéter, tant ta peur vous faisait jubiler, tant ton rire l'amusait. C'était drôle et inquiétant, mais comme « une grande », tu savais déjà. Tu savais bien qu'entre ses doigts, il n'y avait qu'un autre doigt, que ton nez était encore ici, peut-être, quand son pouce était là. Pourtant, c'était vrai, aussi vrai que lorsqu'il te disait d'aller voir là-bas s'il y était.

Le mot est là, la chose est là
mais le mot dit que la chose qui est n'est pas.
Il se prononce du lieu même qu'il dénonce
et l'absence de son objet est
en son nom même désignée…

… Comme en ton nom elle apparaît.

* * *

Dans le nom qu'il t'avait donné, leur absence était signifiée : tu portes en toi la trace de ces présences effacées. Dans l'ombre de sa voix qui te nommait, d'autres voix murmuraient. Murmures indistincts de voix d'ombres, sans doute disaient-elles tout ce qu'il est possible de dire et de ne pas dire ; tout ce qui lui était impossible à dire.

Au cœur de son silence, un chœur de voix chantait, sur un rythme répété, un refrain régulier. Entre ce que le refrain disait et ce que le rythme suggérait, comme entre ce que ton père disait et ce qu'il taisait, l'accord était parfait.
C'était dans ton nom, dans ton nom c'est resté, il te suffit de l'écouter.

Ça part, ça vient
ça passe, ça cale
c'est dit, c'est tu
c'est toi, c'est moi.
Ça va, ça vient
il est resté, ils sont partis
je suis ici et tu es là.
Ici et là, là-bas ici
c'est eux, c'est lui
ce refrain singulier
est au pluriel aussi.

Aussi nombreuses que les étoiles du ciel, ces ombres forment un cortège de voix dont tu suis le bruit des pas. Tel le sable du rivage balayé par la mer, elles bruissent en toi, murmurent ensemble dans le silence de ta voix. La Scala, toute une smala est là. Sopranes et barytons, ténors et basses, hommes, femmes, vieillards et enfants, sourdent de ta mémoire pour former ton histoire, pour qu'à nouveau tu entendes leurs voix ; ta voix enfin

retrouvée, celle que tu perdais, la voix de l'enfant qui ne t'a pas quittée. Elle s'est modifiée, elle s'est altérée, elle est pourtant restée. A la fois sifflante et haletante, elle a gardé les inflexions spécifiques d'une enfant asthmatique.
Sur l'air du tra la la la déri déra tra la la, comme venue des limbes, écoute-la chanter un peu de lui, de toi, et d'eux :

… C'est le pèr' Lustucru
Qui lui a répondu :
– Allez, la mèr' Michel, ils ne sont pas perdus !…

Sur l'air du tra la la la
Sur l'air du tra la la la
Sur l'air du tra déri déra
Et tra la la !

C'est le pèr' Lustucru
Qui les a tous bien eus
En savonnettes, ils ont été rendus.
En savonnettes, ils nous ont vendus.

Tu connaissais l'air, seules les paroles t'avaient échappé. Elles n'étaient pas perdues, il fallait les retrouver dans toute leur horreur, dans toute leur absurdité. Le chat que tu avais dans la gorge n'était pas muet, il fallait l'écouter afin qu'il puisse parler.

Non, il ne les a pas abandonnés
il ne les a pas lâchés.
Ils sont restés
ils ne l'ont jamais quitté.

* * *

Dans le masque qu'il te faisait porter, pour du faux croup te soigner, bien des visages étaient cachés et la vapeur tant inhalée exhalait des relents de fumée. Le drame qu'il ne pouvait s'avouer, au fond de sa gorge restait noué. Au fond de la tienne, comme en un four infernal, encore et toujours brûlaient ces feus qui n'en finissent pas de se consumer.

Les voici
nous voilà
ici, pas là.

Ils sont arrivés, puis sont partis ; ils ne sont jamais rentrés.
Ni Elle, ni Lui, personne n'aurait encore pu les sauver, ils appartenaient au peuple condamné et ne pouvaient le cacher. Dès le départ, c'était trop tard, à l'arrivée déjà, ils n'avaient plus leurs papiers. Les Allemands les avaient. Immédiatement, ils furent identifiés, dès Drancy rasés, et puisque sous une mauvaise étoile ils étaient nés, ils se

devaient d'être rayés. C'est le costume qu'ils auraient à porter, le destin qui leur irait.

Un tel désastre ne pouvait qu'arriver.

Dans le Livre, déjà c'était inscrit : ils quitteraient la terre de leurs ancêtres vers la terre qui leur avait été promise. Ainsi était-il écrit, ainsi avaient-ils dit, ainsi fut-il fait. Toujours plus nombreux, ils ne cessèrent de se multiplier et, comme la poussière de la terre ou le sable qui est sur le rivage de la mer, beaucoup furent emportés. Dans le ciel du camp, parmi les étoiles qui brillaient dans la nuit, il y avait la maman de sa maman, sa grand-maman, sa tante, son oncle, ses cousins et sa cousine. Ils avaient été rasés, ils furent rayés ; enfin gazés, ils partirent en fumée. Et s'ils trouvèrent ainsi solution à leurs questions, c'est distillés dans l'esprit alambiqué de ton père qu'ils revenaient. Car de son esprit, ton père ne les avait pas chassés, il n'avait fait que les mettre de côté, du côté des exterminés, mais pas des annihilés. Du pays de son enfance, ils avaient été exilés, vers une terre non moins promise, envoyés. Sur son enfant, sur toi, ils s'étaient déportés.
Cité de la Muette, désormais ils demeurent, mais à travers toi vibrent leurs voix.

Les nôtres ici, là.

Derrière ton dos, sous son nez, ils étaient passés, leur absence se disait du lieu même de ta présence. Étrangers

dans une terre étrangère, ce sont tes mots qu'ils ont fini par hanter.
Dans ton nom, leurs fantômes vivaient.

* * *

Comme le bélier tombe dans sa corne pour devenir voix, ils sont tombés dans ton nom pour devenir toi. L'inhalateur dans lequel enfant tu respirais, l'inhalateur dans lequel enfin ton souffle revenait, tel un chofar sonnait.

Passe par ci
cale par là
sommes ceux-ci
ceux-là !

Sa maman qui mentait, celle qui avait sauvé ton papa était aussi ta « Mamaman ». N'était-ce pas lui, son fils, qui t'avait dit d'appeler sa maman « Mamaman » ? Pour que la part d'ombre de son histoire puisse au jour apparaître, n'avait-il pas fallu d'abord, que ton papa puisse être « pas papa » ? Cette possibilité-là, celle de dire cela, c'est encore lui qui te la donna. Dans ce mot qui le perdait, tu le retrouvais, lui et son passé, et vos deux histoires pouvaient se rencontrer. « Pa-pa-pa » était le premier mot que tu aies jamais prononcé et c'était ce grand-père avec lequel tu jouais.

Dans cette unique syllabe, trois fois répétée
deux histoires communiquaient.
En ce mot singulier à trois destinées
un autre mot d'une syllabe équivoquait.

Cette affirmation d'une négation tu la connais, ce fut aussi le premier mot que devant toi Papapa dirait.

* * *

A peine étais-tu née, que du lieu même désigné, en face d'un si petit bébé, « Mais elle n'a pas de nez ! », s'était-il écrié. Toute la famille en avait ri, entre eux c'était un mot d'esprit, un mot pour rire mais un mot vrai, un mot qu'ils ne se lassaient pas de répéter. C'était drôle mais inquiétant, pourtant ils savaient bien, ces grands, que tu n'étais pas née sans.

C'est un mot, cette chose-là
un mot qui dit que cette chose n'est pas.
Il se prononce du lieu même qu'il dénonce
en lui, origine et fin se confondent.

En désignant, en ta présence tout juste naissante, le lieu d'une absence, il créait sur ton corps l'espace d'une pensée. Il ouvrait ton visage à l'immensité, à la chair sans os des mots qui sur ta chair s'imprimait.

Non le centre du visage n'est pas plein
il n'est pas vide non plus.
Au creux de tout visage il y a rien.

Ce que pour rire ton grand-père t'enlevait, c'est ce qu'étrangement de lui tu héritais. Car en riant, ce qu'il dénigrait était aussi la marque qu'il portait. Ce dont il se moquait était aussi ce qui lui manquait. Comme Isaac, les parents dont tu naissais avaient l'âge de l'humanité, ils n'en avaient pas moins conservé la capacité d'engendrer. Dans ton nom aussi un rire éclatait.

Ici tu l'as
là-bas pas
ce cal tu l'as
et pas !

* * *

Entre les syllabes d'un nom, c'est une bouche qui tire vers son nez, vers cette absence encore et toujours rencontrée, vers ce mot qui s'achève où finit l'alphabet.

Ce lieu résonne, ici claironne :
ni n'avons ni ne sommes !

Ainsi te le dirait Pinocchio s'il mentait, si son nez sans arrêt grandissait. Ainsi te le montrait le nez de ton père qui vibrionnait.

Ainsi tu le verrais
ce nez qui jamais n'est
et comme l'axolotl ne devient pas salamandre
mais se reproduit
alors tu le saurais
ce nez encore toujours à naître
se multiplie.

Tes mots d'enfant, ces mots qu'avant même de savoir parler tu entendais, des mots trompeurs, des mots farceurs, tous ces mots, tu les avais ensemble mariés.
Ainsi « papapa » l'était-il avec « mamaman » ! Qu'en réalité Papapa soit le papa de maman et Mamaman la maman de papa, que Papapa et Mamaman soient rarement ensemble et que presque toujours Papapa soit accompagné de Mamie, que presque toujours Mamaman vienne te voir seule et jamais avec Papapa sans Mamie, n'y changeait rien. Que Mamaman soit sans mari, que papa n'ait pas de papa, cela certes tu le voyais, ainsi était-ce montré, c'était là ce qui était, mais ce n'était pas cela la vérité. La « vérité » se disait dans ce qu'enfant, tu entendais.

Dans le silence d'une histoire
couleurs et sons se répondent
ils se confondent.
En ce fonds de mémoire, d'étranges liens se créent
des liens de sang, mariages consanguins
des liens de sons, mariages interdits
des liens sans nom.
Ici, tout est permis, rien n'est interdit :
la mère va avec l'enfant
le fils avec le père
le père d'une mère va
avec la mère d'un père…

… Et toi tu vas avec ton propre père !
Comme pour sa grand-mère il l'espérait, longtemps tu croirais qu'un jour viendrait, qu'un beau jour Papapa reviendrait.

Le voici, me voilà
ni ici, ni là
pas non plus pas.

* * *

En ce trou de mémoire, avant le début, après la fin d'une histoire, dans le silence qui la précède, dans celui qui la suit, les générations se confondent.

Les voici
nous voilà
ici, déjà là.

Sur la page de garde, rien n'est imprimé, mais tout est conservé d'un passé filigrané. Il est là, tu le portes en toi, en ton corps, en ton âme, dans ta voix, dans les mots dits par toi comme les stigmates d'une histoire ignorée pourtant racontée.

Ici tout est dit
et rien inscrit.

Semblable à cette page immaculée, à sa naissance l'enfant n'est pas vierge de tout passé. La mort l'a déjà souillé. Quand l'enfant sort du corps de sa mère, le tunnel qu'il traverse, aussi long que le Gothard, aussi bruyant qu'un chofar, est comme eux plein de fureur et de nuit. Quitte-t-il l'enfer pour rejoindre le paradis ou s'engage-t-il du paradis vers l'enfer ? Si sur ce point les avis divergent, le purgatoire, auquel il est condamné, est un lieu plein de dangers, de mystères et de vérité. Le chemin qu'il a à parcourir, décisif pour son avenir, est une terrible épreuve. Vivra-t-il, sombrera-t-il dans le néant des âmes sans péché, parmi les ombres des trépassés ? Car, dans ce trajet entre l'avant et l'après, il aura été confronté à ce qu'en naissant il aura oublié. Dans ce lieu de nulle part, dans cet entre-

deux lieux, dans ce passage obligé, ce qui lui sera arrivé sera pourtant resté. A l'intérieur du Gothard, les issues de secours comme les portes du souvenir un instant s'entrouvrent ; à l'intérieur de ce chofar ce qu'elles laissent passer, ce sont les voix de ceux qui l'ont précédé. Elles murmurent, elles bruissent, telles des feuilles emportées par le vent, le singulier de leur histoire et, dans le frémissement douloureux qui l'emporte, ce que l'enfant entend, c'est le son de son nom.
Cette musique qui l'appelle, l'enfant s'engage à la faire chanter sa vie durant.

Passent par ci
calent par là…

Ainsi contractas-tu le rythme à deux temps de ton nom et en avançant et en t'arrêtant, en roulant et en calant, passas-tu le tunnel enchantant. Dans les narines de ton père s'ouvrant et se fermant, dans son rictus déroutant, ce même mouvement, tu le voyais. Comme chaque visage, son visage montrait…

… Ce qui n'est.

* * *

Quand la nuit tu étouffais, c'est le Gothard qui revenait. Tu repassais le tunnel enchanté et comme le bélier dans ta corne tombais. A la voix des trépassés ton filet de voix se mêlait, dans le chœur ainsi tressé, changeaient de portée les sons de ta lignée. En toi un chien hurlait, une cigale stridulait ; avec le chant du coq, les mêmes cygnes encore et toujours mouraient. C'étaient les déportés sans fausses identités, c'était ce père avec lequel ton père s'identifiait, c'était du lundi matin au lundi suivant, et le lendemain et le surlendemain, et le demain de l'après-demain, l'empereur, sa femme, et le petit prince, qui, chez toi, venaient pour dans leur bras te serrer, jour après jour pour tous se retrouver.

Pantin sans nez
pantin au souffle coupé
aux tympans bouchés
dans tes oreilles
carillonnent ces Gepettos
dont tu es née.

* * *

C'était l'Empereur de ta lignée, le mort vivant tant vénéré. Vêtu de blanc, d'un blanc éblouissant, dans le bureau de ton père il régnait. Marionnettiste de son passé, il était dans sa lignée, celui qui lui dictait ce qu'il

fallait, ce qu'il serait. Ainsi comme lui, c'est dans son costume blanc, que jour après jour tu le voyais. Les dames rentraient, les enfants sortaient, que se passait-il dans son cabinet ?
Là, au-dessus de son bureau, l'Illustrissime veillait. Sous le regard de son père, ton père travaillait. Les enfants naissaient, les femmes accouchaient, mais lui ne faisait qu'assister. C'étaient les gestes, la geste de ton grand-père qu'il répétait.

Non, la page n'était pas blanche
qui sur son nez miroitait.
Noire rouge jaune
les couleurs d'une France allemande
s'y miraient.

Accrochée, encadrée, telle une enluminure à admirer, la lettre de Poincaré. En 1910, bien longtemps avant que tu ne sois née, du Sénat, le grand homme d'Etat avait écrit à ton grand-père pour remercier le secrétaire général du « Cercle des étudiants Alsaciens-Lorrains » qu'il était pour sa « défense de la culture française » en Alsace annexée. Puis la guerre a éclaté et à Berlin, en résidence surveillée, il fut envoyé. Là, à l'hôpital Beelitz, il soignait. Soignait tout ce qui venait. Soignait les blessés. Soigna peut-être le monstre que tout le monde connaît. Comment aurait-il pu deviner ? Comment aurait-il pu savoir que pour éviter plus tard de s'aveugler, il eût fallu

augmenter encore la cécité du tout petit caporal moustachu guéri peut-être par lui ? Ainsi, l'Illustrissime, ton grand-père, eût-il été le sauveur de l'humanité ! Ainsi, ta grand-mère n'eût-elle pas eu besoin de mentir, de perdre sa maman, une sœur, un beau-frère, des neveux, une nièce, un fils aussi. Ainsi, ton père n'eût-il pas eu besoin de répéter l'illustre refrain, ainsi même n'eût-il pas été « sacrifié » à son histoire.

Des mêmes gestes les enfants naissent
d'une même geste ils disparaissent.

* * *

Il était le puîné, à Drancy encore il l'était. Devant lui l'aîné rayonnait, en lui la France sonnait, et lorsque de l'immonde cité ils furent tous libérés, ce frère n'écoutant que la musique de son nom, celle que dans sa conscience ses parents avaient jouée, se sentit appelé, forcé d'assumer son destin.
Les « Forces Françaises de l'Intérieur, » dans lesquelles il s'engagea, surent ne pas se priver d'un tel festin et dans le cannibalisme ambiant, c'était tout vu, un jour de jeûne, Francis fut dévoré tout cru. A Gravelotte, en septembre 44, dans un champ à côté d'un presbytère, faute d'avoir vu qu'il était miné, pour l'Alsace, pour l'honneur de la famille, pour lui la guerre fut finie. Il

trouva la paix avant de livrer bataille dans le cimetière catholique du coin.
Qui l'eût cru, dans ce petit village lorrain, non loin de Guebling, c'est le père Blanchebarbe qui l'enterra. Sans couronnes ni trompettes, la Barbe Blanche qui l'emportait, avait la couleur du nom de guerre de sa mère, celui qui de Pitchipoï avait sauvé ce sous-lieutenant tombé ! Sans nouvelles jusque là, ce n'est qu'une fois la paix signée, en juin de l'autre année, que la famille délaissée découvrant le pot aux roses fit soulever le couvercle pour que leur cher gradé soit pardonné. Mort à Kippour, enterré en chrétien, c'est en « Français de confession israélite » qu'il retrouva la terre de ses ancêtres. Sur l'épitaphe, l'empereur et sa femme firent graver en lettres bronzées ce qui pour lui fut décidé :

Mort pour la France à Gravelotte le 26.9.1944.
Servir fut son idéal et la mort son sacrifice !

* * *

Aucun ange n'était venu le protéger du père, aucun bélier n'était venu le remplacer et l'Illustre patriarche avait bel et bien frappé. Sans le savoir, à son idéal son fils fut sacrifié et si contre l'holocauste il avait cru lutter, c'est par lui qu'il fut immolé. Ainsi le père avait-il tué le fils, car le fils n'avait jamais pu tuer le père. Et dans

cette histoire biblique, dans cette tragédie antique, ni le père, ni le fils n'est coupable. Pour éviter ce dérisoire irrémédiable, il eût fallu en commençant déjà connaître la fin. Pourtant la fin en commençant était déjà connue puisque, depuis l'aube du premier jour, invariablement la même histoire se répète et les fils, s'ils ne peuvent être coupables, meurent d'être innocents. Francis servit l'idéal de son illustre père en sacrifiant sa mort, en évitant le meurtre qui l'eût rendu capable de vivre.

Ce meurtre, ni Francis, ni son frère, ne purent le commettre et pourtant innocent, c'est en coupable que ton père allait survivre. Car la place, que désormais il était contraint d'occuper, était une place usurpée.

Devenu soudain son frère aîné, il lui fallut être ce qu'il avait été, lui aussi, le digne héritier. Ainsi entretint-il le mythe du héros de 14, sans mentionner ce qu'il serait trente ans plus tard, sans raconter par qui, alors, ils furent sauvés.

Mais l'avait-il vraiment été ? Dans le purin n'était-il pas tombé ? Sa mère dont il disait que tu lui ressemblais, c'est d'« Emmerdeuse » qu'il la qualifiait.
Elle aura été dans ta lignée, celle qui en toi survivrait, comme à survivre, elle l'avait obligé. Le rescapé qu'il était se devait de sacrifier sa vie aux morts du passé à qui,

de cénotaphe, il servirait. Réceptacle de leur mémoire, à travers lui, l'Histoire toute seule se raconterait. Elle se transmettrait. Dans ton nom d'agneau sacrifié, tout un peuple traversait.

Il passe, il cale
d'une rive à l'autre
avance, s'arrête.
Ici et là
c'est nous, c'est lui
là-bas, ici
c'est elle aussi.
Passe par ci
cale par là
Pascale sera.

* * *

Il était dans ta lignée le seul grand-père que tu connaîtrais. Avec lui, tu jouerais, tu rirais, puis, à peine commencerais-tu à parler qu'il disparaîtrait.

Où ?

Bon prince, compère Lustuctru te répondrait, les narines dilatées, qu'il n'était pas perdu, qu'il fallait voir là-bas s'il y était.

Me voici, te voilà, ni ici, ni là.

Ensemble vous voilà en ce lieu singulier où avant d'être tu étais, dans cet espace particulier qu'un jour il retrouvait. Ici passé et futur sont conjugués, mais en ce lieu qui t'introduit comme en celui qui le finit, c'est l'absence qui apparaît.

Ici rien est, tout naît.

Au bout du tunnel te voilà retournée. En ce bout du tunnel où le blanc se fait toujours plus éblouissant, métronome monotone, immuable bercement, la petite musique, dont ton enfance fut bercée, tympanise tes feuillets.

Il était une fois deux qui ont fait trois
ils étaient deux en un, ils ont fait toi.

Pantin informe balancé au gré du rythme qui te crée, poisson tout ouïe, aux yeux exorbités, tu nages dans les années. Tu les vois défiler, tu les entends passer, en ton corps naissant s'insinuent l'avant, l'après, tous les temps.

Un deux trois
deux puis un
puis des milliers déjà

ainsi tu débutas.
Quand l'ovule fut fécondé
quand l'œuf se formait
l'heure de ta conception sonnait.
Vingt-trois chromosomes de chaque côté
ta première cellule naissait.
Elle se divisait
sans cesse se multipliait
en séries s'organisait.
Ici tes yeux là ton nez
papa maman tes grands-parents
et tous ceux qui viennent avant !
Quand le noyau se divise
quand la cellule se reproduit
c'est la méiose c'est la mitose
ça fourmille ça scintille.
Ce kaléidoscope c'est la Vie.

Elle est noire, Elle est rouge, Elle est jaune, telle une salamandre, Elle ne se consume jamais. Incandescente à l'excès, Elle est faite pour demeurer, Elle se doit d'être seule, unique à rester. Autour d'Elle, rien ni personne n'est épargné, tout part en fumée et tandis que, réduits en cendres, disparaissent les condamnés, dans un crépitement sans fin, Elle passe son temps à les appeler. Aliments nécessaires à son foyer, Elle ne cesse en les nommant de les remercier. Sans eux, aurait-Elle jamais existé ? Sans eux, en tout cas, Elle ne saurait subsister.

Alors dans le feu qui les dévore, invisible soufflet, Elle est l'élément qui empêche leurs braises pour toujours de brûler et, telles des étincelles sonores sans fin par Elle exhalées, au fil du temps, ce sont leurs mêmes noms qui indéfiniment reviennent.
Inévitablement morts, ils continuent ailleurs d'exister, d'autres ont pour charge de les porter.

Mamaman, Papapa, l'Illustrissime et toute ta smala étaient de cette veine-là. Embrasés dans l'éternité, tous ces Phénix irradiaient tes feuillets embryonnaires, comme sur la page immaculée miroitent ceux dont ton histoire fut teintée.

Que l'ange qui m'a sauvé de tout mal bénisse ces enfants ! Que survive en eux mon nom et le nom de mes pères, Abraham et Isaac. Qu'ils croissent et multiplient sur la terre !

Genèse 48, 16 (Prière du coucher)

LE MARCHAND D'OUBLIES

« *Marchand de sable* » et mon rêve s'est brisé. Sur cet éclat de dire je me réveillais. Une petite musique de nuit l'accompagnait.

Hamalakh hagoèl ossi mikol ra yevarekh ess hanearim, veyikaré bahem chemi vechem avossaï Avraham veYitzrak, veyidegou larov bekerev haaretz.

Cette prière du soir, celle qu'on dit pour les enfants déjà couchés, pour qu'ils dorment en paix et qu'au matin ils soient à nouveau bien réveillés, seule ma grand-mère pour nous la récitait. C'étaient les soirs où maman nous laissait, Nicolas et moi, chez sa maman, à la campagne.

Etait-elle sorcière ou fée ? Ce grand-père que jamais plus je ne voyais, ce Papapa que mon petit frère avait à peine croisé, où donc Mamie l'avait-elle caché ?
Etait-ce elle la reine de la nuit ? Ses mots magiques ouvrant pour nous les portes du sommeil, nous faisaient-ils entrer dans le monde sans clarté où Papapa errait ?
Où je l'avais égaré ?
On m'avait dit qu'il était à l'hôpital, qu'on l'y soignait, qu'il s'y reposait, mais qu'un jour viendrait, qu'un jour il reviendrait…

* * *

Pom Pom Pom, allons-y gaiement
Pom Pom Pom, allons sur la terre
Je suis bien content de voir mes petits enfants

A l'hôpital régulièrement tu allais, avec sa fille tu t'y rendais. Il fallait te soigner du mal qui sans cesse te prenait. Tes oreilles se bouchaient, tes tympans résonnaient et toujours tu te mouchais. C'était douloureux, ça heurtait, ça toquait, ça sifflait, ça cognait.

Hop ! Voilà mon échelle.
Je vais descendre voir Nicolas, Pimprenelle
je vais leur dire bonsoir.
J'ouvre la fenêtre, j'entre sans bruit.

Je crois qu'ils vont être tous deux bien surpris.
Si je vois qu'ils sont sages
je jouerai avec eux et, sans trop de tapage
nous danserons un peu.

Ensemble, corps à corps, vous alliez, et toujours en accord, et toujours plus fort, ça heurte, ça toque, ça siffle, ça cogne.
Au rythme des tambours et des trompettes, d'un pas pressé vous avanciez ; au son des fifres, reines dans la nuit, tout empourprées. Soudain, maman s'est arrêtée. Aurait-elle sonné ? Un marchand en carillonnant vante ce qu'il vend.
– Bonnes à croquer, regardez-les, elles sont fines comme des hosties, elles sont belles mes oublies !
Toutes enroulées, en forme de cornet, ces bonnes « oublies », ces mystérieuses « hosties » te font envie. Mais vite, il faut se dépêcher, il faut faire vite, vite, il faut entrer. Plus tard, maman promet ; plus tard, promis, juré, tu en aurais.

– Voici la fin de la journée.
C'est le moment de se coucher.
– Nous faisons comme nos amis
ils s'en vont tous au lit.
Nous y allons aussi.
– Sur son nuage, j'en suis certain
le marchand de sable vient…

C'est un grand bâtiment blanc et sur la porte une plaque est noire, sur la porte une poignée grise. Pour ouvrir, il faut la tirer ; pour entrer, maman t'a poussée.

Regardez le ciel quand le jour s'en va ;
la nuit est si belle, votre étoile est là.

Dans la pièce où tu as pénétré, une clarté soudain t'a aveuglée, une odeur comme enivrée. Tout enfiévré, ton regard brille, halluciné.
C'est Lui qu'à cet instant tu vois. Il a son nez, sa bouche, il a son port, il est son corps. C'est Lui, c'est bien sa voix !
– A peine six mois et déjà vous revoilà !
– Pour ses deux ans nous étions là. Toujours ces otites, ces rhino-pharyngites…
– Elle est très rouge… Il faut voir…Une paracentèse peut-être…

– Nous sommes bien dans notre lit.
Nounours nous souhaite bonne nuit.
– Sa grosse voix me fait plaisir
quand je vais m'endormir.
– Oh oui, sa voix nous fait plaisir !.

Dans son costume blanc tout scintillant, il a serré la main de ta maman et d'un ton étrangement familier, s'est exclamé :

– Mais que voici, que vois-je là, serait-ce un garçon cette fois !
Fille ou garçon ? Tu ne sais pas que dans les mamans se cachent les bébés, pour toi, ton petit frère est encore loin d'exister, mais déjà tu le sais, une main est faite pour se donner.

– Et maintenant mes chers petits
bien vite, il faut se mettre au lit.
Et dès que vous serez couchés
j'irai vous embrasser…

A sa main il a mêlé la tienne et sans crainte tu t'es laissée entraîner : cette main tu la connais, oh non tu ne l'as pas oubliée ! Sur un banc elle t'a portée, sur le banc t'a déshabillée, puis, allongée, à elle nue, tu t'es abandonnée.

Le marchand de sable, mon cher patron
m'a dit « Fais attention, l'heure c'est l'heure.
Ne traîne pas, sinon je pars sans toi ! »
Je voudrais bien pouvoir rester
mais j'ai bien peur d'être grondé.
Faites-moi donc un beau sourire
et vous irez dormir…
et vous irez dormir.

Alors, dans le silence et dans l'éther, un étrange instrument en forme de cornet s'est approché de ton visage.

Père-grand s'est penché sur toi, et tandis qu'à travers l'oublie, dans tes oreilles et dans ton nez il regardait, tu entendis, psalmodiée, la petite chanson du coucher.
– Pour que ton nez ne soit plus pris, il faut la bobinette tirer et avec moi bien répéter :

Hamalakh hagoèl aussi Nicolas.

– Pour que tes oreilles soient débouchées, il faut la devinette trouver.
Quand la réponse tu la diras, l'aiguille te piquera. Un peu ça brûlera, mais alors, surtout ne l'oublie pas, c'est que le bobo avec sa chevillette cherra.

Il a pour seul bagage
un pipeau enchanté.
Et du haut de son nuage
il sème son sable doré.
Tous les jours sur son nuage
ensemble nous partons en voyage
Dans le ciel par dessus les toits
je le suis.

– Qui je suis ?
– Papapa…

TOILETTE

Aujourd'hui Mamie s'est déguisée
Poupée enrubannée
On lui a confectionné
Un bel habit sans fil doré.

Aujourd'hui Mamie a déménagé
Et sa maison
Pirouette, cacahouète
Est une bien drôle de maison.

Toute en carton
Sans escaliers
Dedans c'est blanc
Comme le papier.

Est-ce pour qu'une Moire
Puisse s'y mirer ?

Pirouette, cacahouète
Pour le savoir faut y entrer.

Pour y entrer, faut-il payer
Des pirouettes ?
Des cacahouètes ?
Non la monnaie, c'est le bout du nez.

Mamie, d'elle-même, l'a-t-elle donnée ?
Pirouette, cacahouète…

Avec son nez, quelle drôle d'idée
Ses mots se sont tous envolés.

Alors Mamie, momie muette
On l'a chaussée
Entre ses doigts, d'un ruban noir
On a filé
La première lettre d'un nom secret.

Pirouette ? Cacahouète ?

* * *

Qu'y a-t-il sous ce drap ?

Un corps que tu ne connais pas.
C'est lui, pas toi et c'est bien mieux comme ça !

Qui est-il sous ce drap ?
Le fantôme de Papapa ?

Hou, hou, y es-tu ?
Hou, hou, que fais-tu ?

Promenons-nous sous le drap, puisqu'il est encore là. S'il n'y était pas, nous ne pourrions pas :
– Enlever ses chaussettes et toutes formes de liquettes.
– Verser lentement, de haut en bas, une eau tiède sur le drap qui couvre ce corps froid.
– Terminer cette première et petite toilette en curant les ongles des mains et des pieds, seules extrémités qui peuvent dépasser du drap à présent trempé.
– Changer de drap pour la grande *Tahara* où, cette fois, pour bien purifier le corps toujours caché, on versera tout droit, toujours vers le bas, deux seaux entiers en psalmodiant tel un chœur d'enfants :

Où es-tu ?
Qu'y fais-tu ?

Promenons-nous bien sur toi qui es encore là.

Si tu n'y étais pas, nous ne pourrions pas :
– Faire glisser sur ton corps séché sous le drap changé, une liquette à l'ancienne, longue chemise comme en portaient les grands-mères de nos contes de fées.
– Fermer, comme une lettre se lirait, les rubans du col et des poignets.
– Attacher, par ce nœud particulier, sur tes hanches, sur ta robe blanche, devant et derrière souvent, un ou deux tabliers, selon que tu fus ou non mariée, pour que le bas du haut soit séparé.
– Faire passer au-dessus de ta tête cachée, un scapulaire rayé, noir et blanc damier, sorte de tallith pour femme dont les franges seraient à tricoter autour des doigts en signe de foi.
– Ecrire ainsi, sur toi qui ne le peux pas, toujours la même lettre, la première d'un nom que l'on ne connaît pas.

Est-ce Loulou ?
Est-ce Le Loup ?

Promenons bien nos doigts, pour que s'inscrive sur toi l'insigne d'une loi que désormais tu porteras à chaque couture de ton vêtement comme la doublure de ton corps d'avant.
Sur tes cheveux coiffés, nouons un ruban puis deux bonnets. Sur le deuxième bonnet à ruban noir épais, ajoutons un voile carré. Nos doigts gantés l'ont bien placé, ont bien lacé, en pleins et en déliés, la lettre *shin* demandée.

Te voilà prête à défiler, enfin prête à te montrer. Ton visage couvert, maintenant voilé, n'a plus à se cacher. Sa blancheur n'est plus celle d'avant, la tienne horriblement ; elle est celle du papier dont le tissu semble emprunter l'impersonnalité.
Te voici maintenant bien habillée, de la tête presque aux pieds que tes proches vont chausser. Ce sont tes enfants, parfois, pauvres chaperons, ce sont tes parents. Ils sont entrés, nous les avons cherchés. Ils attendaient juste à côté.
Ils vont nouer comme nous l'avons fait, un peu comme on lace des souliers, presque mais pas tout à fait. Ici les nœuds sont brisés.
« – Promenez bien vos doigts pour qu'une seule boucle soit faite. La seconde défaite y repassera.
– Faites-le comme ça, ici et là, puis retournez où vous étiez. Quand nous aurons terminé, vous reviendrez vous faire pardonner. »

Un deux trois, portons-la. Une dernière fois, promenons-la, de la table en pierre à la boîte à terre. Nous l'avions préparée, vraiment bien habillée, juste avant de commencer.
Nous avions :
– Couvert le fond de paille et d'un drap.
– Posé sur le drap grand ouvert, à peu près en son tiers, une corde à nouer pour que toujours le bas du haut soit séparé.

– Placé, à l'endroit du scapulaire, un châle à l'envers ; une bourse pleine de terre.
D'où vient-elle, qu'y fait-elle ?
De la terre promise elle vient, recevoir à présent qui revient.

Promène–toi dans le bois
pendant que le loup n'y est pas.
Si le loup y était, il te mangerait.
Mais comme il n'y est pas, le ver le fera.

Pose-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un anneau à ton bras, car l'Amour est fort comme la Mort, la passion, cruelle comme le Shéol. Ses flèches sont des éclairs de feu, un brasier divin, une flamme de Yahvé.

Cantique des cantiques 8, 6

A CAPPELLA

C'est surtout dans sa tenue de mort que je le voyais. Une fois dans l'année, le jour du Grand Pardon, il chantait dans ce vêtement, qu'un jour pour toujours il porterait, dans cet habit, ce Sarjenes, qu'on lui mettrait avant de l'enterrer. Ce jour-là, comme tout cantor, il chantait. Il chantait Dieu, il chantait l'homme, il chantait pour que les hommes soient pardonnés.

La liste de tous les péchés, répétée tout au long de la journée, n'était pas ce que j'écoutais. Ce que j'écoutais, c'était la voix qui les énonçait, une voix qui faisait de moi le pire qui soit. Car le plaisir qu'elle me donnait était loin de me mortifier ; celui que je prenais, permis à l'opéra, avait ici l'attrait de l'interdit. En ce lieu même du sacré, j'adorais une voix qui chantait ce qu'on ne

doit. Elle chantait le péché commis en public ou en secret, par mégarde ou de plein gré, par des mots ou des pensées ; le péché commis par obstination ou légèreté, par passion ou calculé ; le péché profanant le nom sacré, celui connu ou ignoré et peut-être avant tout celui que je commettais.
D'idolâtrer, allais-je être lapidée, brûlée, étranglée ou décapitée comme le texte le promettait ? Pas une fois, je ne suis morte dans l'année ; j'ai même continué à être inscrite dans le livre de la vie !
Moi, pas lui.
Fut-il puni de si bien chanter, assassiné d'autant charmer ?
Peu après m'avoir mariée, sa voix se tut : il n'était plus dedans.
Qui y était ? Je ne le sus que bien après, quand plus personne n'y chantait, quand plus aucun absent n'y était.

* * *

Lorsqu'avec mon bien aimé, nous l'avions rencontré pour choisir les airs qui nous uniraient, il nous avait raconté que dans les années trente, il avait été élève de Bela Bartók à l'Académie de musique de Budapest. La musique fut alors vite trouvée : pour mon entrée, il choisirait ce qu'il voulait.

Le roi Salomon s'est fait un palanquin
avec des bois du Liban
ses colonnes, il les a faites d'argent
son baldaquin, d'or
son siège, de pourpre
l'intérieur est paré d'amour par les filles de Jérusalem.

Sortez et regardez
filles de Sion
le roi Salomon
avec le diadème
dont l'a couronné sa mère
le jour de ses épousailles
le jour où son cœur a débordé de joie.

Au bras de mon père, je rejoins mon fiancé sous le dais. Autour de moi les amis, la famille, toute une communauté nous regarde. Bartok est chanté, Budapest apparaît, une communauté est changée. Voilà le vieux cantor, le voilà tout jeune encore. Le voilà rue Doani, dans la grande synagogue de Hongrie ; le voilà qui revient, il appelle les siens.

Lève-toi, ma mie, viens ma bien-aimée
l'hiver est passé, les pluies ont cessé.
Sur notre terre, les fleurs ont poussé
le temps des chansons est arrivé.

On entend la voix des tourterelles
les figuiers forment leurs premiers fruits
et les vignes en fleurs exhalent leur odeur.
Lève-toi, ma mie, viens ma bien aimée.

Dans sa voix, un chapelet de voix ; dans cet a cappella, femmes et enfants sont là. C'est la sienne, elle l'avait été, c'est le sien, presque encore au sein. Ils s'appellent, se rappellent quand mon bien-aimé accueille sa fiancée.

Lève-toi, ma mie, viens ma bien aimée
ma colombe nichée dans les fentes du rocher
cachée dans les parois escarpées
montre moi ton visage
fais-moi entendre ta voix
car ta voix est douce, et ton visage charmant.

Ils étaient jeunes mariés quand la guerre éclatait. Ils furent arrêtés quand la guerre finissait. Déportés avec leur tout jeune enfant, ils arrivèrent à Auschwitz jusqu'à la porte du néant. Alors que l'Europe déjà se libérait, les nazis, pressés de tous côtés, l'étaient surtout de rendre au rien les non aryens. Pour les Juifs hongrois le protocole fut changé, les rails prolongés. En ce dernier été, ces nouveaux raflés eurent un traitement encore plus particulier. Aussitôt débarqués, les voilà parqués, déshabillés, prêts à être liquidés.

Je dors mais mon cœur veille.
C'est la voix de mon bien-aimé ! Il frappe :

– Ouvre moi, ma sœur, ma compagne
ma colombe, ma toute immaculée
car ma tête est couverte de rosée
mes boucles des gouttes de la nuit.

– J'ai ôté ma tunique, comment la remettrais-je ?
J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je ?

Savait-il que de la douche où il allait entrer, aucun liquide ne sortirait ? Avait-il compris qu'elle n'était pas faite pour les laver ? Ce jeune chantre qui déjà officiait le jour de Kippour pour que son peuple soit lavé de ses péchés, avait-il deviné qu'à un obscur Moloch, les enfants d'Israël étaient sacrifiés ? Celui dont la voix retentirait peu après à Budapest, comme si, dans cette Jérusalem de l'Est, le grand prêtre revenait, était sorti vivant d'où seul des morts sortaient.

Mon bien-aimé a mis la main sur la lucarne
et mes entrailles ont frémi pour lui.
Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé
et de mes mains a dégoutté la myrrhe
de mes doigts ruisselait la myrrhe
sur la poignée du verrou.

Avait-il le degré de sainteté de celui qui, une fois dans l'année, après s'être longtemps purifié, plusieurs fois lavé, pénétrait le lieu où rien se voyait, ce Saint des Saints où seul s'entendait le nom qu'il prononçait ? Caché sous vingt-sept lettres, cet ineffable que le grand prêtre invoquait, pouvait absoudre le peuple entier.
Tel un écrivain usant de l'alphabet pour le faire parler, dans cet espace le plus sacré du Temple de Yahvé, sans doute espérait-il qu'une réponse soit donnée, que l'Innommable dise qu'il pardonnait.

J'ai ouvert à mon bien-aimé
mais mon bien-aimé était parti
il avait disparu.
Il s'en était allé quand mon âme s'envolait
tandis qu'il parlait.

Dans la chambre hermétiquement fermée, dans cette chambre sans air où avec les siens, il fut enfermé, celui qu'un jour j'entendrai chanter le péché profanant le nom sacré, avait-il appris à le prononcer ? Ce nom depuis toujours oublié, ce nom sans énoncé qui génère l'alphabet, ce nom gardé secret, séparé, comme l'est la page immaculée sans laquelle aucune histoire n'existerait, lui fut-il révélé alors que toutes s'achevaient ? Il fut le seul dont l'histoire continuerait, le seul de cette fournée à pouvoir raconter cet enfer calculé où en quinze minutes tout était fait. Tous étouffés.

Je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé
je l'ai appelé, et il ne m'a pas répondu.
Les gardes qui font la ronde m'ont rencontrée
ils m'ont frappée, ils m'ont blessée
les gardiens des murailles
m'ont enlevé mon voile.

Tous, mais pas lui. Pas lui, mais l'enfant. Pas lui, mais sa femme. Pas lui, mais tous ces gens. Pourquoi pas lui ? Qu'avait-il fait pour mériter ? Pourquoi pas eux ? Qu'avaient-ils fait pour être ainsi exterminés ? Avaient-ils commis un péché irrémissible, si grave qu'il ne pût être pardonné même le jour où tout l'est ? Fut-il sauvé pour dire qu'il manquait ; que dans la longue liste des péchés que l'on répète toute une journée, l'un d'eux fut oublié ? Y aurait-on pensé, l'aurait-on mentionné, qu'aucune autre liste peut-être n'eût existé et personne jamais n'aurait eu à lire en une liste jamais finie, les noms de ceux dont il devait faire parti. Ces noms qui peut-être font l'Infini…

Je vous en prie, filles de Jérusalem
si vous trouvez mon bien-aimé
dites lui que je me meurs d'amour.

– Qui est donc ton bien-aimé
ô la plus belle des femmes
qu'est-il de plus qu'un autre bien-aimé
pour que tu nous supplies ainsi de le chercher ?

Tel le bouc chargé de tous les péchés, ce bouc émissaire que le grand prêtre envoyait, à Kippour, dans le désert pour y être jeté du haut d'un roc escarpé, tout imprégné de Zyklon B, il aurait dû, lorsque la porte s'ouvrirait sur un monticule de corps entassés, un tas de petits et de grands, de petits tout écrasés peut-être même par leurs parents, écumant, sanguinolant, tomber dans la fosse, se fracasser comme un verre se briserait…
Comme le verre fut brisé sous le dais.

Clair de peau
rayonnant et vermeil.
mon bien-aimé se distingue entre dix mille.
Sa tête est d'or et d'un or pur
ses boucles sont ondulantes
noires comme le sont les plumes d'un corbeau
ou comme les lettres sur le parchemin du rouleau sain.
Ses yeux sont deux colombes au bord d'un ruisseau
baignées de lait, en repos sur la rive.
L'odeur de ses joues est celui d'un bosquet de plantes aromatiques
Ses lèvres sentent la rose
elles distillent la myrrhe liquide.
Sa bouche n'est que douceur et
tout en lui n'est que délice.

Quand le verre fut cassé en souvenir du temple détruit, j'étais mariée. Avec mon fiancé, j'avais alors partagé une coupe de vin sanctifiée, reçu l'anneau au doigt, écouté les sept bénédictions après avoir entendu lire la *Ketouba*. Cet acte de mariage, écrit en araméen, venait juste d'être signé par nos témoins. Des années après, l'un d'eux m'apprendrait ce qui lui fut raconté alors que l'autre tardait. La conversation avait démarré sur Bartók et, de fil en aiguille, ce fut la Hongrie puis la tuerie. Cette même bouche, qui l'instant d'après allait chanter mon entrée, lui avait confié ces terribles secrets. Les accords, qui suivraient, ne pourraient qu'en être imprégnés. Ils seraient solennels et gais, mais en eux l'inouï s'entendrait.

Reviens, reviens, Sulamit!
Reviens, reviens, afin que nous te regardions.

Comme cette page qui paraît vide et vaine, la voix humaine recèle. D'autres voix sont là ; elles chantent tout bas.
Elles chantent leurs noces monstrueuses, leurs noces de cendres. Elles chantent leurs corps emmêlés, leurs mariages forcés. Elles chantent « dentistes » et « coiffeurs » venus leur couper les cheveux, leur arracher les dents, des dents non cariées, celles que l'or avait soignées ; venus les préparer ensemble à brûler dans les fosses, dans les fours, les préparer l'un à l'autre à se donner, l'un et l'autre à être offerts en holocauste.

Elles chantent leur absence de noces. Elles chantent tous ces enfants qui ne naîtront jamais. Elles chantent les générations supprimées, l'humanité rayée. Belles au bois dormant, elles chantent leur prince charmant, ce prince du chant venu les réveiller.

De grâce, tourne-toi, Sulamit :
tourne-toi, afin que nous te contemplions.

Non, il ne pourrait pas les ranimer, non, il ne ramènerait pas sa bien aimée. Comme Orphée, il allait rentrer, donner corps aux voix qui le hantaient.

Que tes pieds sont beaux dans tes sandales
fille de prince !
La courbure de tes reins est rehaussée de bracelets
sertis par des mains d'artiste.
Ton nombril est une coupe ronde
où le vin ne manque jamais
ton ventre est une colline de froment entourée de lis.
Tes deux seins sont comme deux faons
jumeaux d'une gazelle.
Ton cou est comme une tour d'ivoire
tes yeux sont profonds comme les piscines d'Hesbon
près de la porte Bath-Rabbim
ton nez est comme la tour du Liban
qui surveille la côte de Damas.
Ta tête ressemble au mont Carmel

tes cheveux sont comme des fils de pourpre
auxquels un roi serait enchaîné.
Que tu es belle
que tu es charmante et délicieuse mon amour !
Ta taille ressemble à un palmier
et tes seins en sont ses grappes.
J'ai dit : Je monterai sur le palmier
je cueillerai ses fruits.
Tes seins seront mes grappes de raisin
ton haleine, l'odeur de la fleur de pommier
ta bouche, un vin exquis…

… Qui coule aisément pour mon bien-aimé
qui glisse de lèvres même tues.

Tandis qu'elle partait en fumée, dans la fosse il se réveillait. Etait-ce un « dentiste » ou un « coiffeur » qui l'avait trouvé vivant parmi les morts, miraculé parmi tous les gazés ? Dans la fosse il respirait, dans cette tombe il bougeait. Il en fut extirpé tel un nouveau-né. Avait-il revu l'ange ? L'ange l'avait-il enjoint de parler, cette fois sans oublier ? Dans les entrailles de la terre, sans doute avait-il promis de chanter tout ce qu'il savait, de chanter pour que dans son a capella on entende un chœur de voix, pour que dans la chapelle ardente de sa voix, on entende celle des carbonisés, celle d'un cœur brûlant d'enfant. Cet enfant, son enfant, il l'avait lui même porté dans la mort, emporté

dans ses bras, dans une chambre mortuaire, dans la chambre sans air. Il l'avait emporté avec un bout de tissu, un doudou concédé que le petit avait pu garder. Gardé pour étouffer, étouffer sans rechigner ; gardé pour son père, pour que son père n'oublie jamais la femme, l'enfant et tous ces gens. Tous ces petits, tous ces grands et son tout petit enfant mort si prématurément, cet enfant qu'il n'avait pu porter longtemps, qu'il avait vite lâché ; son enfant tout écrasé sous le poids des grands, peut-être même sous son poids d'homme très grand.

Il avait lâché l'enfant, pas son chiffon, pas ce chiffon mouillé sur lequel l'enfant avait bavé, pas ce torchon souillé sur lequel d'autres avaient uriné. L'humidité l'avait protégé ; ce tissu à deux visages lui avait servi de masque à gaz.

Sous le pommier je te réveillai
là ta mère te mit au monde
c'est là qu'elle te donna la Vie.

Pose-moi comme un sceau sur ton cœur
comme un anneau à ton bras
car l'Amour est fort comme la Mort.

Etait-ce cette relique, sorte de Véronique aux traits de l'enfant tué, à ceux de l'homme ressuscité, qui se cachait

sous les vêtements qu'il portait ? Tel un sceau sur son cœur, l'avait-il posée sous ce vêtement si blanc, blanc comme ma robe de mariée dans lequel il chantait pour que nous soyons tous pardonnés, tous bien inscrits dans le livre de la vie ? Ce vêtement que dans la tombe il porte désormais, ce vêtement du jugement dernier était aussi celui dans lequel, Yom Kippour, il sonnait le chofar.

A la fin de ce jour sacré où tout destin est scellé, on entend résonner les sons du bélier. Dans sa propre corne la bête semble crier. Crier qu'elle fut sacrifiée pour qu'Isaac et aucun homme ne le soient plus jamais.

Souviens-toi, tous les jours de ta vie, de ta sortie du pays d'Egypte…
Deutéronome 16, 3

ZAKHOR

Le silence… un cri…
Silence : tu entres en existence.

Hors de moi te voilà, tout contre moi, Clara.
Je te vois, tu es là !
Tendrement je dis ton nom, doucement tes paupières s'ouvrent.
Pour la première fois !

Sont-ils bleus, sont-ils verts, sont-ils bruns, sont-ils clairs ?
Petits morceaux de verres colorés, tes yeux qui ne savent encore fixer brillent d'éclats multiples et variés.
Cieux étoilés, en eux s'abolissent les années ; j'y vois ce qu'enfant je voyais quand, fermant les yeux et pressant sur eux, le marchand de sable passait.

Pluie de sable doré, manège enchanté, dans le kaléidoscope de tes yeux, Tournicoti, tournicoton, me voici tourbillonnant.

Cheval et cavalier à la mer il a jetés.
Dans la mer il a précipité Pharaon et toute son armée!

Suis-je Zébulon et tous ses compagnons ? Dans tes yeux couleur accordéon, galope et trotte Margote.

Il est ma force et mon chant
de gloire il s'est couvert.
C'est un homme de guerre.

Sonore et cristallin, est-il d'ici, de Bois-Joli, d'à présent ou d'y a longtemps, ce chant qu'en tournant j'entends ?

L'élite des écuyers, tous ils ont coulé!
Au fond du gouffre ils sont tombés
Soldats de plomb dans la Mer de Jonc…

Musique de manège, fanfare d'un cortège ; ce chant sans temps, vient-il des yeux ou bien des cieux ?
Vestige sonore, lumineux vertige, dans tes yeux qui voient le jour, tourne tourne la ronde, s'ouvre tout un monde.

En un souffle les eaux s'amoncelèrent
comme un mur les flots se dressèrent.
Au cœur de la mer les abîmes se figèrent.

Est-il vieux, est-il jeune, de quelqu'un, de personne ;
est-il terrien, est-il marin, humain ou bien divin ?
En ce lieu de tes yeux, un jeu lumineux : des lettres sont en feu.

Ta droite, Yhwh, éclatante de force
Ta droite, Yhwh, fracasse l'ennemi

Lettres éclatantes, toutes pétillantes, clignement d'yeux, brillants éclairs, au moment où de fœtus tu devenais bébé, est-ce en t'appelant que l'ange te quittait ?
Est-ce en te nommant que je le retrouvais ?

L'ennemi avait dit : Je poursuivrai, j'atteindrai
je partagerai le butin, mon âme s'en gorgera
je dégainerai mon épée, ma main les exterminera !

Miroirs du temps, reflets d'avant, dans tes yeux ouverts tout s'éclaire.

Tu soufflas de ton haleine, la mer les recouvrit.
Tu étendis ta droite, la terre les engloutit.
Tous l'ont entendu, ils frémissent !
Des douleurs poignent les habitants de Philistie

les chefs d'Edom sont bouleversés
le prince de Moab, un tremblement l'a secoué :
au milieu de la mer tes enfants sont passés !

En moi la mer montait, les flots déferlaient, la vague gonflait, son doigt pointait, te désignait : voilà le nom qui te dira, en ce nom tu parleras.
Toujours plus fort, toujours plus haut, en un mouvement régulier toujours plus resserré, avec quelle force il martelait !
Tu t'engageais, je contractais. Il te marquait, m'écartelait. Mon ventre s'ouvrait, sa bouche t'expulsait, la tienne criait. Pharaon, son armée, tout un monde se noyait.
A l'heure de la délivrance, dans tes yeux immenses, j'ai revu l'ange.

Laurence Fraenckel, *Passages*, collages.

Je suis une page sous ta plume.
J'accepte tout. Je suis une page blanche.
Je garde tout ton bien précieux
Je le cultive pour te le rendre au centuple.
Je suis le village, je suis la terre noire.
Tu m'es pluie et soleil.
Tu es Maître et Dieu et moi –
Tchernozium et papier blanc!

Marina Tsvétaïéva, *Le ciel brûle*

PAS-JE

Elle avait été qui je serai, elle est devenue qui j'étais. Entre elle et moi, presque rien n'est arrivé. Juste une page s'est glissée qui d'elle m'a séparée.

Blanche sans imprimé
cette page est pleine de sons passés
de mots qui se disaient.
Ici, consonnent les employés
ils sont ici renouvelés.

Au bout de son histoire serait-elle arrivée, en ce bout où le blanc se fait toujours plus éblouissant ? Métronome

monotone, immuable bercement, dans la cymbale de mes tympans bat cette chamade d'y a longtemps.

Passe ici, cale là
elle, pas toi.

A-t-elle rejoint ceux qui me précédaient ? A la mesure d'un temps reculé, sur la page immaculée tambourinent ces aînés. Mamaman, Papapa, l'Illustrissime et toute ma smala est à nouveau là, mais les noms rendus à la clarté scintillent de souvenirs nouvellement colorés. Les voici noirs, les voici rouges, les voici jaunes, les voici sur la page moirée, à nouveau narrés. Les voici pareils et pas ; changés par-ci, par-là ; chantés par elle, pas moi.

* * *

Jusqu'ici j'étais là, pas toi ; jusque là tu étais ici, moi pas. Un blanc nous séparait, ta mémoire était trouée. Tu me cherchais, je ne t'avais pourtant jamais quittée. Toujours à côté de toi, tu ne me voyais pas. Avec moi, tu rejouais les drames de ton enfance, ses absences de reconnaissance. Tu m'appelais, je te répondais, mais tu ne m'entendais pas. Tu pensais que personne n'était là, comme avec papa. Souviens-toi, quand tu l'implorais et que son nez frétillait, tu croyais qu'il se moquait de

ton désarroi. Il ne faisait que se rappeler du sien. Comme Pinocchio, sa grimace le démasquait, son nez montrait la vérité. Il montrait ce que disent les nez, disait tout ce qui n'est. Il montrait les « pas » de papa et disait aussi ceux de toi. Souviens-toi Papapa et le jeu qui vous liait, souviens-toi de ton nez qu'il emportait puis te rendait ; de ce nez qui partait puis revenait. C'était drôle, ça t'amusait, tu pensais que c'était vrai et que pour toujours ça le serait. Ton nez, il l'amenait là-bas avec lui, le ramenait ici chez toi. Ton nez allait et revenait, là-bas, puis ici, au rythme de celui que tu aimais. Au rythme de l'amour tu respirais, à ce rythme tu l'écoutais. Il disait « Regarde, ton nez, il est ici, il est là, il est là-bas, suis moi. Viens ici, viens chez moi, le chercher là-bas. ».
Tu y allais, le suivais, il y était. Mais un jour Papapa est parti et ton nez, tu ne l'as plus trouvé.

Là-bas, abandonné de toi, il n'était pas sans toi. Abonné aux absents, en un lieu couleur néant, il était avec tous ceux qui ne sont. Il y avait là le papa de papa, et celui de maman, il y avait là Papapa, il y avait là aussi moi. Moi vide de toi, pleine de pas. De ces « pas-là » qu'ici tu cherchais, de ces pas là qui te manquaient, de tous ces « pas » qui m'entouraient. Ici tu les appelais, là-bas ils répondaient. De cette grotte qu'est ta glotte, ils sortaient, traversaient ta gorge, s'y amplifiaient, et lorsque ta bouche s'ouvrait, tu ne les entendais pas dire

« toi » à tous tes « pas », répondre « viens ici, je suis là » à « pas… pas… pas ».
Cela dura des mois et des années : tu répétais « pas », ignorais « toi ». M'ignorais moi. Moi qui était là au fond de toi ; moi, là dans ta voix comme en un bois. En ce bois-ci, en celui-là, un jour tu me trouvas, passant, par ci, calant par là me retrouvas.

Pour que tu m'oies, il aura fallu que tu voies. Que tu voies, ceux-ci, ceux-là, d'ici, de là, ceux qui dormaient en toi.
Pour qu'ici ils soient, il aura fallu ce bois-ci et celui-là, celui qui écrit et celui où tu lis. Il aura fallu qu'en ce bois devenu papier, tes doigts se soient posés. Dessinant des traits, produisant un portrait. Il aura fallu qu'en ce visage familier, ton nez soit retrouvé, et avec lui tout ce qui n'est.
Pour qu'ici je sois, il aura fallu ta voix. Il aura fallu que tu m'y entendes dire toi et tous ces pas.
Pour qu'enfin tu dises moi, il aura fallu toutes ces pages-là.

* * *

Pour qu'ici je sois « Pas », pour qu'ici « je » le sois, il aura fallu qu'en ce bois devenu papier « tu » puisse parler. Ce « tu » qui s'était tu, ce « tu » qui m'avait tu, m'aura bien eu.

Caché au fond de moi, perdu dans la forêt des mots que je disais, l'infans se racontait.
Il racontait un monde d'avant, d'avant le nouveau né, d'avant que je sois l'ainée. Il racontait l'enfant aimée soudain délaissée, abandonnée à ses propres pensées. Il racontait une arrivée et un départ mal associés, une erreur de cause à effet. Il racontait l'enfant déçue comme l'ange déchu ; l'enfant jetée, tuée par ce qu'il désirait.

Non, l'enfant n'était pas coupable et si mon grand-père s'en était allé, ce n'était pas à cause d'un nouveau né que j'aurais bien assassiné. Non l'enfant ne l'a pas tué, c'est l'infans qui l'avait fait. Cet infans qui entendait « l'as tué » d'une bouche désemparée. « Là tu es » d'une bouche qui hurlait au père assassiné, au mari répudié, à sa famille de meurtriers : un grand médecin, un cousin, germain de Mamaman, aussi illustre que l'Illustrissime, s'était trompé de diagnostic et n'avait pas sauvé le père adoré. Un nouveau né, déjà le remplaçait. Un tout petit, à peine croisé, mais à qui il avait tout donné : ses traits, son nez, sa fille et tout ce qui manquait à l'enfant répudiée.

Non, ce n'était pas moi qui voyait cela. Ni l'enfant, ni moi, ne parlions cette langue-là. L'infans qui la disait ne pouvait l'énoncer, cette langue d'ainés mêlant présents et passés ; cette langue d'avant, pleine de mots

sentant, de tous ces mots hors temps que l'ange enseignait aux pas encore nés.
Non, « je » n'était toujours pas cette enfant-là qui voyait ce que l'infans regardait, écoutait ce qu'il entendait. Pour faire naître cet être, il aura fallu traverser le temps, élaguer les mois et les années. Il aura fallu, comme le prince réveille sa bien-aimée, que deux langues se soient touchées. Alors l'enfant ressuscitée, sortant de son linceul de papier, m'aura montré les langes qui m'acculaient.
Langes de langue, langue de l'ange ; cette langue qui ne pouvait se parler s'écrirait. Elle s'écrivait ici et là, en corps et en voix. Elle s'écrirait encore ici et aussi là, sur cette page en lettres que j'ois.

Oui, c'était bien moi, cette enfant emmaillotée, momifiée, qui se fiait aux mots qui la trompaient.
Oui, ce serait moi qui entendrais les mots farceurs, tous ces mots joueurs qui disaient vrai.
Oui, c'était bien moi, cette enfant sans voix, qui ne s'entendait pas dire tout bas, un lieu sans temps, le monde d'avant.
Oui, ce serait moi qui verrais là-bas l'infans roi ; là-bas et ici pas. Moi qui le verrais me désigner, puis dessiner, un petit page oublié. En son château hanté, avec dames et valets, il conversait et la langue qu'ils échangeaient m'apprendrait à parler.
Oui, ce serait moi ce « pas-je »-là qui jouerais à coucou me voilà, à ce jeu d'enfant qui se joue encore grand,

qui montre et cache l'objet, qui cache pour mieux montrer ce qui n'est.
Oui, ce serait moi cette enfant qui naîtrait d'avoir vu cette page sourire, s'ouvrir à celle qui me dirait de pointer mon doigt et de le poser là, sur ce papier à musique qui fait danser les lettres, chanter les phrases, tourner les pages.

TABLE

Quand dans un cri l'enfant surgit 11

Infans 15

Page de garde... 21

Le marchand d'oublies 55

Toilette 61

A cappella 67

Zakhor 81

Pas-je 87

bf éditions
14, rue Sainte Hélène
67000 Strasbourg

contact@bfeditions.com

www.bfeditions.com

Graphisme
Alain Barrère
barrere.graphisme@orange.fr

Impression ……
……
……

Dépôt légal : 3e trimestre 2009
N°
ISBN 978-2-35804-005-1

PAGES DE GARDE

Pascale LEMLER

ISBN 978-2-35804-005-1

12 €

9 782358 040051

bf